

Édition critique de Groulx IX. Le journal de Lionel Groulx : structure et formes

Giselle Huot

Volume 35, Number 3, décembre 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304006ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304006ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Huot, G. (1981). Édition critique de Groulx : iX. Le journal de Lionel Groulx : structure et formes. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35(3), 464–467. <https://doi.org/10.7202/304006ar>

ÉDITION CRITIQUE DE GROULX

IX. *Le journal de Lionel Groulx: structure et formes*

Le *Journal* de Lionel Groulx que nous nous apprêtons à publier est constitué des cinq cahiers du journal intime baptisés *Journal* par Groulx lui-même (intime étant presque toujours une adjonction des éditeurs et des critiques), numérotés de I à V et rédigés entre 1895 et 1904. Nous y avons joint *Notes et souvenirs de mon voyage en Europe*, cahier écrit entre 1906 et 1909, avec un ajout en 1910 et un autre en 1911. Nous faisons précéder ces deux oeuvres distinctes, que nous avons voulu réunir à cause de leurs similitudes formelles, de trois pages de *Cahier de notes de lecture* I (p. 45-47ms.) qui constituent à proprement parler la «préhistoire» du *Journal*. La nature de ces pages égarées parmi les notes de lecture n'a pas échappé à l'attention de G. qui, dans une *marginalia* postérieure, note: «Une vraie page de journal, quoi!» (p. 45). Le dernier texte daté du 6 décembre 1895 (le premier, du 11 mai 1895) précède presque immédiatement l'entreprise du cahier I inaugurée le 16 décembre de la même année.

Groulx entreprend la rédaction de son *Journal* pendant la lecture du *Journal* d'Eugénie de Guérin qui lui en a, dit-il, un peu donné l'idée (I:2). Il professe, à l'instar de celle-ci, que son journal «c'est de l'intime, c'est de l'âme, c'est du coeur» (I:1) et qu'il l'écrit à la pensée que «dans vingt ans, si je vis, ce serait pour moi plaisir délicieux de [le] relire, de me retrouver en [lui], comme dans un miroir qui garderait mes jeunes traits». «Peines, plaisirs, émotions, je te dirai tout» (I:1) assure-t-il à son «confident». Cette expression ne doit cependant en aucune façon se révéler contraignante: il ne faut «point faire de la cueillette de ses souvenirs ou de ses impressions une tâche obligatoire et journalière: cela pourrait être une oeuvre d'intelligence, ce ne serait plus une oeuvre de coeur. Ce serait remplacer la chaleur du sentiment intime par la froideur de l'histoire» (V:2). Le journal, d'abord écrit pour soi, doit de façon primordiale être dominé par l'authenticité, la spontanéité.

Cependant, une crainte énoncée dès le tout début viendra perturber ce dessein: «Pour premier mot, je te mets en *garde* contre l'indiscret» (I:1). De ce refuge menacé de son intériorité par l'oeil de l'importun éventuel et de la censure possible qui en résultera, l'intimité se retranche. «Ce qu'il y a de plus caché, ce qui se passe de plus secret en moi, n'a jamais été reproduit ici» (I:63). Cette appréhension du regard de l'autre qui freine sa plume et ses confidences est néanmoins accompagnée d'une appétence nostalgique d'«un ami à qui retourneraient ces pages volantes. Que n'écris-je, moi aussi, pour l'amitié d'une soeur, d'un frère, d'un

ami! Leur souvenir aurait pour vertu de tirer de mon âme bien des choses qui n'en sortiront peut-être jamais» (III:49). Dans quelle mesure eut-il des rêves prémonitoires, lui qui, malgré son aversion pour le «curieux» qui «ouvrira (...) lira (...) gravera bien dans sa mémoire les traits à révélation, les mots *intriguants* pour pouvoir les divulguer à plaisir, et décrier celui qu'il a pris par trahison» (III:48), paraît souhaiter l'éventuelle sortie des ténèbres de son *Journal*? À plusieurs reprises, il semble faire appel autant à l'indulgence d'un problématique lecteur qu'à l'apparition même de ce lecteur bienveillant: «si un jour une main indulgente feuilletait ces pages, tu lui diras (...) quelles illusions ont nourri ma jeunesse, quels sentiments m'animaient au début de la vie» (II:148) et «Pauvres pages oubliées! serez-vous quelqu'un de ces jours tirées de votre retraite solitaire? Y aura-t-il une seule âme pour vous feuilleter et vous lire?» (IV:144).

En écrivant son *Journal*, G. n'a pas d'intention spécifiquement littéraire mais, graduellement, il y introduit des pièces destinées à un public. Déjà l'envie d'écrire le démange: «Avec un espoir encore inquiet, je me repose la question: saurai-je jamais écrire? Saurai-je jamais tenir une plume, écrire dans les journaux, dans les revues? Je n'ose pas encore ajouter: écrire des livres?» (*Mes mémoires*, Montréal, Fides, 1970, I:55). Il fréquente toutes les tribunes, dont celle de l'Académie Saint-Charles, société littéraire du collège, dans le cadre de laquelle il présente régulièrement des travaux en prose ou en poésie.

Le journal «intime» prend alors un caractère protéiforme. Dans la stratigraphie du *Journal*, nous pouvons donc distinguer deux principales catégories de textes selon leur destination: d'une part, les textes dits «intimes» qui en principe ne doivent point être divulgués et, d'autre part, les textes destinés à la publication ou à une quelconque diffusion: poèmes, lettres, discours, articles, méditations.

Deux modes d'écriture correspondent à ces deux catégories de textes. Premièrement, une écriture «spontanée» pour les textes dits intimes, qui ne comportent évidemment qu'une seule version, celle du *Journal*. Deuxièmement, une écriture «travaillée», une réécriture pour les textes destinés à un public. Ces derniers ne sont généralement pas des premiers jets, mais des versions définitives ou à tout le moins quasi définitives. G. peut aussi bien recopier dans son *Journal* un texte qu'il a déjà présenté comme composition et qu'il a remanié pour l'Académie Saint-Charles, comme il peut prendre un texte du *Journal* et faire la démarche inverse: le présenter comme devoir de collège, puis, à l'Académie, après l'avoir révisé. Deux textes écrits à des périodes différentes dans le *Journal* sont combinés pour en former un seul dans *l'Académicien*, journal de l'Académie. Un texte écrit pour l'Académie à partir d'une page de *Journal*, mais plus développé, verra sa finale reportée ultérieurement au *Journal*. Un transfert de genre peut aussi s'opérer: un texte poétique donne naissance à un texte en prose et vice versa. Ces textes qui peuvent n'avoir qu'une seule autre version, en ont parfois quatre, cinq. L'«amour presque enfantin» (IV:1) que G. voue à son foyer lui fera produire onze versions du poème intitulé originellement «Le chant d'un petit colon», puis

«Mon foyer» (I:94-95). Des sources multiples nous restituent des versions des textes du *Journal*: dix sources manuscrites et onze sources imprimées. Les notes textuelles de l'édition rendront compte de toutes ces variantes des textes parallèles.

Sur les 913 pages manuscrites du *Journal*, 210 pages sont touchées par des textes parallèles, soit une proportion de 23 pour cent. En tout, 55 textes dont 36 en prose et 19 poèmes regroupent un nombre impressionnant de 112 versions (chiffre probablement provisoire) dont 47 en prose et 65 en poésie. Qu'il n'y ait que 47 versions pour 36 textes en prose contre 65 versions pour 19 poèmes s'explique sans doute par le «défaut dominant» (II:142) de G. Malgré ses propres exhortations pour délaisser un genre pour lequel il n'était pas particulièrement doué — «Voici que je commets encore des vers. Que faire?» (I:150) — il retombait avec délices dans un vice qu'il nourrira un certain temps. «Ma muse toujours mauvaise conseillère et dont la conscience est assez large pour se charger du remords de plusieurs centaines de vers m'a encore fait donner dans la poésie. Je laisse espérer aux rares personnes qui ont la charge de me lire qu'elle aura bientôt le repentir avec le ferme propos» (II:92). Le ferme propos est enfin venu quoique G. ne résistera pas à l'envie de citer certains de ses poèmes dans *Mes mémoires* (I:53 et 160).

Les deux modes d'écriture présentent dans leur élaboration certaines caractéristiques formelles similaires. Les variantes, qu'il s'agisse de ratures ou de reprises, sont parfois une simple correction d'une minuscule pour une majuscule ou vice versa, un passage de la langue parlée à la langue écrite (*j'y* et *je n'y* — I:87; *depus* et *depuis* — III:65), ou, par contre, d'un mot français à un canadienisme (*berlines* et *berlos* — IV:139), une correction nécessitée par la répétition d'un mot déjà donné («S'élevant humble à l'*ombre* (substitué à l'*humble*) du clocher» — III:60), par l'anticipation soit d'une lettre (*clapotements* et *calpotements* — III:47), soit d'une syllabe (*épisode* et *épide* — I:13), soit encore d'un mot (*ailes* et *aigles* dans l'expression *des ailes d'aigles* — I:117), une correction d'une contamination (*triomphe* (pour *triomphe*) et *s'applaudit* — I:157), une correction de l'orthographe (*péristyles* et *pérystiles* — V:115), une substitution d'un ou de plusieurs mots (*frère* et *ami* — V:99), une recherche d'un synonyme (*union* et *alliance intime* — II:2), aussi des corrections d'accord du verbe, du participe, de qualificatifs, quand ce n'est pas des erreurs «techniques» relevées (G. écrit d'abord *Andes* pour *Apennins* — *Notes...*, 7 et *baromètre* pour *thermomètre* — II:45).

Pour les textes réécrits une ou plusieurs fois, une plus grande attention est accordée au texte au niveau du style, du vocabulaire, de la richesse des rimes ou encore de la ponctuation. Dans les textes intimes, nous retrouvons certaines particularités que nous ne pouvons déceler dans les autres textes. Précisément parce que l'écriture provient d'un premier jet qui emporte le diariste, la conscience s'efface parfois devant l'influence de l'inconscient. Se manifestent alors des interférences d'intentions premières d'écriture et de tendances perturbatrices.

Certains actes manqués sont perçus et corrigés par le scripteur lui-même. En ce 16 juin 1896, dernier jour de congé au collège, G. attend les

grandes vacances avec impatience et il note: «Et moi tout en y prenant ma *partir* de plaisir...» (I:115), «partir» qu'il ampute ensuite des deux dernières lettres. Un peu plus loin, il raconte une anecdote à propos du «Vieux Lemonde», caractère distrait et curé de St-Janvier qui, lisant au prône une page de la Bible sur la création d'Ève, tourne deux pages au lieu d'une et continue: «elle était enduite de bitume et de poix». Il en était rendu au chapitre de l'arche de Noé.» Le narrateur, influencé par la déformation bien involontaire du récit, écrit d'abord: «Il en était à ce chapitre où l'historien sacré *nous donne les détails de la constru[ction d'Eve]*» pour rectifier par la suite: «(...) où l'historien sacré dans son style concis mais si majestueux raconte la création d'Eve» (I:149).

Par ailleurs, le *lapsus calami* passe parfois inaperçu et reste intact. C'est ainsi que le diariste confie: «Ô ma *compagne*, ô mon clocher, jamais je n'ai si bien senti combien je suis éloigné de vous!» (III:32). Il voulait bien sûr dire: *campagne*. Cette substitution d'un mot par un autre presque identique est un lapsus fréquent qui constitue bel et bien un acte manqué. La campagne, dans l'esprit de G., est la compagne constante à laquelle il rêve pendant son internat et dont la seule pensée lui insuffle les forces nécessaires pour supporter l'exil. Les pages de son *Journal* témoignent à multiples reprises de ce sentiment.

Commencé à 17 ans, le *Journal* intime prend fin alors que G. a 26 ans. À mesure que l'idéal de vie en gestation s'engage dans la voie de l'accomplissement, l'homme d'action envahit de plus en plus l'être romantique au spleen cyclothymique. «Le meilleur de moi-même n'est pas dans ces pages. Mon âme s'échappe partout ailleurs plutôt qu'ici» (V:122). Arrive un stade où G. doit se départir de son journal proprement dit, sans toutefois l'abandonner tout à fait par le biais de la correspondance et de l'apostolat: «J'ai presque délaissé mon journal. Le temps est venu d'occupations sérieuses, plus sérieuses. Ce mouvement des jeunes auquel je me donne sans réserve ne me laisse plus de temps à consacrer aux travaux qui ne sont pas que des travaux. Autrefois, j'avais ce besoin, besoin impérieux de vider ici mon âme. Aujourd'hui, je la vide dans mes lettres et dans l'âme des jeunes. C'est plus utile et plus prêtre.» (V:217)

Lionel Groulx ne reviendra pas sur sa décision. C'est en effet dans un journal «éclaté», sa correspondance, que nous éditerons après le *Journal*, que nous retrouverons le diariste.

GISELLE HUOT
Université de Montréal